

## Exercices de traduction vers l'italien (25.04.15)

### Texte n.1 (texte informatif)

Des centaines de personnes se sont rassemblées à Jérusalem, le 15 février 2000, pour assister à une discussion philosophique sur la mémoire. Bernard-Henri Levy et Alain Finkielkraut, [...] tentaient de dégager le « sens » d'Auschwitz et le caractère unique de l'Holocauste. [...]

De grands débats abstraits de ce genre sont rares en Israël. Ici, pour la majorité de la population, les horreurs du passé font simplement partie de leur biographie personnelle, ou elles ont été intégrées comme un élément de l'identité collective. Pas un jour, ou presque, ne passe sans qu'un journal ne fasse référence au génocide, même si peu d'Israéliens réfléchissent à la question de la mémoire. Symboliquement, le débat se tenait dans la salle même où Adolf Eichmann avait été jugé quarante années plus tôt lors du procès à l'occasion duquel Israël commença à élaborer sa mémoire collective du judéocide.

Eichmann, un officier supérieur SS, organisateur de l'extermination des Juifs, avait été enlevé par des agents secrets israéliens à Buenos Aires en mai 1960. Les hommes du Mossad auraient pu le tuer, mais tel n'était pas leur but. La chasse aux anciens nazis n'avait jamais représenté jusque-là une priorité pour Israël. Le premier ministre, David Ben Gourion, ne s'intéressait guère à l'homme Eichmann, mais à son jugement. « *Ici, la chose essentielle n'est pas la punition, mais bien le fait que le procès ait lieu et qu'il ait lieu à Jérusalem* », déclara-t-il.

(extrait de Tom Segev, « En 1961, le tournant du procès Eichmann » in *1948-2008. Histoires d'Israël*, Paris, Manières de voir, Le Monde diplomatique, bimestriel, numéro 98, avril-mai 2008, p. 24).

### Texte n.2 (littéraire ; degré de difficulté : très facile)

Contexte : incipit du livre *La Traversée de la nuit* relatant l'expérience concentrationnaire d'une déportée à Ravensbrück.

La porte s'est refermée lourdement. Je suis seule dans la nuit. À peine ai-je pu apercevoir les murs nus de la cellule. En tâtonnant je trouve le bat-flanc et sa couverture rugueuse et m'y allonge en essayant de renouer avec le rêve interrompu : tout à l'heure je marchais sur un chemin éclairé par la lune, une lumière si douce, si bienfaisante, et des voix m'appelaient. Soudain il n'y eut plus que le faisceau d'une lanterne, le visage effaré de notre chef de baraque, l'ordre rauque de me lever et l'ombre de deux SS. Cauchemar ou réalité ? Baty et Félicité, mes voisines de paillasse, se sont réveillées. Elles ont rassemblé quelques objets, dont mon quart et ma gamelle, m'ont aidée à descendre du châlit, m'ont embrassée. Quel sort m'attend ?

Il arrive que les exécutions aient lieu ainsi de nuit.

(extrait de Geneviève Antoniaz De Gaulle, *La Traversée de la nuit*, Paris, Seuil, 1998)

Texte n.3 (texte assez facile ; résumé du livre *L'Ami retrouvé* de Fred Uhlman)

Hans Schwarz, jeune homme de seize ans, fréquente le lycée Karl Alexander Gymnasium à Stuttgart en Allemagne. Nous sommes en 1932. Le lycée est fréquenté par des élèves appartenant tous à des familles bien nanties. Le père de Hans est médecin, d'origine juive, et possède une maison dans un quartier où habitent les gens aisés et la riche bourgeoisie de la ville. Hans est un garçon dont la vie ressemble à celle de tous les jeunes gens de son milieu. Il n'a pas d'amis au lycée et c'est un élève moyen, sans talent particulier.

Un jour, le lycée accueille un nouvel élève dans la classe de Hans. Son nom est Conrad Graf von Hohenfels et il appartient à une famille prestigieuse d'Allemagne. Hans est impressionné par l'élégance du nouveau. Voulant devenir son ami, il étudie afin de briller en classe et se faire remarquer par Conrad, mais celui-ci l'ignore.

Les choses changent un jour lorsque, en rentrant de l'école, Hans aperçoit Conrad devant lui, le rattrape et une conversation s'engage entre les deux adolescents. Les deux garçons deviennent pratiquement inséparables. Hans est heureux puisqu'il n'est plus seul et a un ami à qui se confier et partager ses joies, son amour de la littérature et des sciences.

Les jours s'écourent sans que rien ne vienne troubler leur amitié. Les perturbations politiques à Berlin n'atteignent pas les deux garçons. Un jour, Hans invite Conrad chez lui, il lui présente ses parents et à partir de ce moment Conrad devient un familier de la famille Schwarz. Il leur rend souvent visite et semble apprécier beaucoup les parents de Hans. Cependant, il n'invite jamais son ami chez lui et quand après plusieurs mois, il se décide à l'inviter, Hans réalise qu'à chaque fois, les parents de Conrad sont absents de la maison. Interrogé un jour à ce propos, Conrad explique à Hans que sa mère hait les juifs et qu'elle ne veut pas que son fils fréquente un juif. C'est pourquoi Conrad doit cacher son amitié pour Hans.

Entretemps, la montée du nazisme en Allemagne s'accroît. Hans doit subir les méchancetés et les railleries de ses camarades au lycée et il reçoit même des lettres de menace. Conrad lui-même délaisse son ami et se range du côté des persécuteurs. Devant la gravité de la situation dans le pays, le père de Hans décide de l'envoyer chez des parents résidant à New York, afin que le garçon puisse poursuivre ses études. Peu après son départ, les parents de Hans, refusant de quitter l'Allemagne qu'ils considèrent comme leur unique patrie, se suicident après avoir subi de nombreuses humiliations de la part des nazis.

Trente années s'écourent. Hans est devenu un avocat prospère, diplômé de Harvard. Un jour, il reçoit une demande de contribution de son ancien lycée accompagnée d'une liste des élèves, morts pendant la guerre. À la lettre H, Hans retrouve le nom de Conrad. Il a participé à un complot visant à supprimer Hitler et a été exécuté. Il vient de retrouver son ami.

Texte n.4 (littéraire ; degré de difficulté : facile-moyen)

Contexte : à la libération, on attend les revenants des camps. Le passage obligé, à Paris, est l'hôtel Lutétia. Une personne est dans l'attente de Klara.

Il est tout de même étrange que je sois passée jeudi au Lutétia. Il n'y avait plus beaucoup d'espoir, ils sont presque tous revenus, mais je me trouvais près de la rue de Sèvres, je me suis dit que je pouvais faire un saut, on ne sait jamais. Je pense aussi maintenant que pendant longtemps j'y serais retournée si je n'avais pas eu de certitude sur le sort de Klara. J'avais laissé nos coordonnées, le nom de Klara et sa photo, mais par acquit de conscience j'y passais régulièrement, ne serait-ce que pour y rencontrer d'autres qui auraient pu la connaître. C'est ce que font beaucoup, avec l'espoir toujours, et tous disent « on ne sait jamais » et moi, je le disais aussi.

Quand je suis entrée dans le hall, je n'ai plus pensé. J'ai senti que Klara était là...elle était là. Je ne la vois pas, mais elle est là. C'est bizarre. J'ai une bouffée de chaleur, mon cœur s'emballa, mes mains tremblent, je ne peux pas les arrêter. Tout le monde connaît cela.

(extrait de Soazig Aaron, *Le non de Klara*, Paris, Pocket, 2002)

Texte n.5 (littéraire ; degré de difficulté : moyen)

Contexte : Un adulte se remémore son passé sous l'Occupation : enfant caché avec son frère, il a perdu ses parents à Auschwitz. Il s'y rend enfin en 1989, cherchant une trace de sa famille.

Voici des vitrines. Immenses. Elles exposent des montagnes de chaussures, de valises. Des godillots, des soliers à talons hauts, des chaussons, des malles en cuir, en carton, des caisses en bois avec parfois des noms tracés en lettres capitales. C'est là où j'ai craqué. Longtemps j'avais refusé d'imaginer le camp, refusé de voir les films, refusé de lire les livres. À quoi bon savoir. Mes frères et moi avons tiré de cette loterie sordide le numéro nous évitant la mort. Il ne servait à rien de remuer le passé. Entre la compassion et l'oubli il n'y a pas à choisir, seul importait de vivre, quitte à paraître oublier. Devoir son existence au hasard et non à l'héroïsme impose cette politesse. J'ai craqué devant la sordide vitrine des bagages parce que je me suis surpris à penser l'impensable : que je reconnaîtrais dans ce bazar pitoyable la valise de nos parents, une valise marron en simili-cuir sœur de celle que nous avons emportée à Boutigny<sup>1</sup>. Et je les ai vus, eux, débarquant des wagons à bestiaux avec leur valise dans cette crasse immonde. Quel désarroi devait les habiter ; qu'allait-il leur advenir ? Se doutaient-ils du sort qui leur était réservé ? Peur, souffrance, angoisse double peur pour eux, peur pour nous qu'ils avaient abandonnés malgré eux. Serions-nous épargnés ? La tante Aronov était-elle parvenue à temps ? Pour toute réponse, ces souliers, ces valises en lesquels j'espérais trouver trace d'eux. Nous avons sans doute été des milliers à penser l'impensable.

(extrait de Copfermann Émile, *Dès les premiers jours de l'automne*, Paris, Gallimard, 1997)

---

<sup>1</sup> Localité de campagne en Île de France où les frères Copfermann étaient cachés chez une famille de paysans.